

SUPERSTITIONS

Premier de l'An.

Elles sont si nombreuses, les superstitions du Jour de l'An, qu'il est difficile de les énumérer toutes, mais elles sont toutes très anciennes; elles tiennent pour la plupart aux croyances de nos origines, et, si disparates, si incongrues, si absurdes qu'elles soient, la comédie qu'elles nous donnent n'est pas sans nous amuser.

Des Romains nous vient l'idée que ce que l'on fait en commençant l'année, on le fera toute l'année; d'où l'idée du repos, ce jour-là, et le désir de s'égarer. Des druides de la Gaule nous vient l'idée du gui porte-bonheur. Nous avons oublié cette coutume; elle nous est revenue d'Angleterre, il y a une vingtaine d'années. Les Anglais accrochent le gui dans leur salon, à Noël, parce que, chez eux, "Christmas" a été le commencement de l'année jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, et l'on sait que les neiges ne disparaissent pas facilement.

Croisait-on qu'en Poitou, notamment aux environs de Montmorillon, les paysans ont conservé l'expression des druides, et ils souhaitent "une bonne nuit de l'An", sans savoir ce que cela veut dire, et prononçant en un seul mot, "gai-l'An-neux". Les embrassades ont une grande importance à Paris. Être embrassé au début de l'année par une personne de son sexe, c'est le plus favorable pronostic; ainsi, dans la plupart des théâtres, on voit les petites actrices, sur le coup de minuit, le 31 décembre, se précipiter dans les coulisses pour se faire embrasser par le pompier de service.

Ce sont les étranges du pompier. Manger du raisin noir, à minuit, est un gage de bonheur. Ne médier de la figue. Mais c'est à partir du lever que les superstitions ont le plus de valeur.

Evidemment il faut faire grande attention à se lever du pied droit. Comme on commence par donner des étrennes, les avares prétendent que c'est un très mauvais signe de dépense pour toute l'année, et ils remettent cette formalité à plus tard. Plusieurs estiment qu'il faut porter sur soi, ce jour-là, un ruban bleu clair. C'est du bonheur certain. Les jeunes filles doivent soigneusement éviter de porter du vert; rien n'éloigne plus le mariage.

Croiser un militaire gradé dans la rue, c'est un signe heureux pour ceux qui ambitionnent les honneurs. On a beaucoup de chances d'être décoré, c'est un général. Une de la Paix, les midinettes pensent que le comble du bonheur est de rencontrer, le premier de l'An, dans la rue, les trois B, une botteuse, un bossu et une bonne d'enfants.

Les voitures jouent un grand rôle, le premier de l'An. Tout d'abord, on les trouve difficilement libres et de bonne volonté, ce qui nous fait mal commencer l'année.

Si la première voiture rencontrée est une voiture de maître, c'est richesse; si c'est un fiacre, c'est médiocrité; si c'est une charrette, c'est misère; si c'est un corbillard, c'est deuil. La superstition n'avait pas prévu les automobiles: il faut donc ajouter à la superstition et dire que ce doit être signe de bonheur pour les amoureux, puisqu'elle rapproche les deux sexes.

Certains ne s'attendent qu'un numéro du premier fiacre rencontré: les numéros impairs sont signe de chance; les numéros pairs sont mauvais et le présage ne peut être conjuré que si l'on monte dans la voiture. Ce doit être une excellente superstition pour les cochers dont le fiacre a un numéro pair.

Mais le plus favorable est le numéro impair redoublé: le 5377, et encore plus le 7777 ou le 5555, ou le 3333. C'est le comble du bonheur et on le prend. D'autres enfin ne regardent que les chevaux: cheval blanc, mauvais signe; cheval noir, c'est grave; si on le laisse passer sans rien dire, c'est funeste. Il faut, si possible, arrêter le fiacre et y monter; sinon, il convient de se détourner à gauche et de chercher, en disant: "A mour, argent, bonheur." On est sûr alors d'avoir tout cela.

C'est aussi une bonne préservation de ne refuser l'aumône à aucun mendiant, ce jour-là. Ils le savent. Les initiés demandent au premier mendiant rencontré, avant de lui faire l'aumône, quel est son âge. S'il le dit, c'est signe de grand bonheur; s'il répond par des sottises, il vaut mieux garder son aumône et s'en aller.

C'est, paraît-il, ce qui arrive souvent en pareil cas, parce que les mendiants ont aussi leurs superstitions.

Enfin le plus heureux présage est de recevoir, le premier de l'An, une lettre d'un notaire nous annonçant que nous venons d'hériter de deux cent mille livres de rente. Mais, à vrai dire, le cas est rare. Les Parisiens qui sont chrétiens et qui n'ont pas de superstitions les remplacent par un usage charmant: ils commencent l'année par un service à Notre-Dame-des-Victoires.

L'église ne désemplit pas ce jour-là, et l'on y trouve, avec une profession de fleurs envoyées de toutes parts, une affluence d'hommes et de femmes de toutes les classes de la population. La foi est le correctif de la superstition et il est à noter que les superstitions augmentent le plus souvent chez ceux que la foi abandonne.

REINE D'UN SOIR.

A une question posée par la maîtresse de maison, Jean Borin rejeta son cigare et, se renversant commodément au fond de son fauteuil, prit la parole: — Vous demandez, madame, si je n'ai jamais été "roi", c'est-à-dire si jamais, au temps de ma jeunesse, un soir de 6 janvier, je n'ai rencontré dans le gâteau traditionnel, la fève d'usage?

Eh bien, si, une fois, je me suis trouvé roi, — roi sans l'être, — et cela, dans des circonstances trop particulières pour pouvoir les raconter.

Vous savez que Claude et moi, quoique seulement cousins, avons été élevés ensemble comme deux frères. Ensemble nous suivions les mêmes études, ensemble nous travaillions toute l'année scolaire, et ensemble aussi, à chaque vacances, nous nous réunissions chez la grand'mère de Claude (ma grand'tante à moi), en son château des Saules, situé dans le Loir-et-Cher.

La demeure, plutôt austère, était large et spacieuse. Dans une aile du bâtiment, séparée de la maison, habitaient le régisseur, sa femme et leur fille, un enfant toute blonde, toute mignonne et délicate avec de beaux yeux bleus expressifs et doux.

A peine plus jeune que nous, nous en avions fait la compagne de tous nos jeux, et Odile nous était une camarade infiniment précieuse, avec son entrain ingénieux et sa bonne grâce inimitable à accepter toujours n'importe lequel des rôles que nous lui destinions dans nos parties.

Les années virent, nos genres d'amusements se modifièrent, mais, quels qu'ils fussent, Odile invariablement continuait de les partager avec nous. Elle grandissait beaucoup. Moi, je remarquais sa taille qui se cambrait, la souris plus "femme" qui entr'ouvrait ses lèvres et le velouté de sa peau semblable à du satin.

Claude, lui, n'y faisait pas attention. Plus tard arriva le moment où on ne joue plus et nous devisions gravement tous trois en personnes sages sérieux.

Odile avait quinze ans: svelte et élancée, ses blonds cheveux avaient des reflets d'or et ses yeux bleus une flamme lumineuse. Elle me paraissait absolument jolie, mais c'était une réflexion qui jamais n'était venue à Claude.

Je l'aimais comme une petite sœur, très frêle, très chère; je l'aimais d'une affection attendrie, de cette sorte de dévouement instinctif dont on voudrait entourer certains êtres faibles qui semblent destinés à souffrir.

Claude, plus indifférent, plus blasé, plus préoccupé de sa propre personne, de ses succès, de sa carrière future, ne détachait au contraire de plus en plus de l'obscur amie d'enfance, mais Odile ne s'en apercevait pas, et par l'influence de sa seule présence, nous nous en doutions, nous nous en doutions.

Un jour, pourtant, je m'en souvins, c'était en automne, par un des derniers après-midi précédant notre retour à Paris. Nous avions entrepris une assez lointaine promenade et, pour nous reposer d'une marche un peu longue, nous nous étions assis: Odile et moi sur un banc de pierre qui se trouvait là, Claude en face, à califourchon sur un tronçonneau.

Odile était vêtue d'une simple robe grise, et un chapeau de paille brune encadrait ses boucles d'or pâles. Elle était si jeune, si fraîche, si belle, que je me sentais ébloui, et je me sentais ébloui.

Elle était si jeune, si fraîche, si belle, que je me sentais ébloui, et je me sentais ébloui.

avec sa grâce fragile, sa puérilité exquise, son adorable innocence d'enfant timide et ignorante de la vie, qui la faisait une créature à part.

D'un geste harmonieux, elle rassemblait en gerbe les rares fleurs de la saison que nous avions moissonnées, et je contempiais son sourire épanoui et doux, son beau regard confiant et constamment levé vers nous, en une expression radieuse.

Chère, chère petite, c'est la dernière fois qu'elle m'apparaît ainsi nimbée de ce rayonnement joyeux. Nous causions, et parlant d'avenir, Claude, de sa voix vibrante, un peu tranchante, déclara en opérant une glissade sur la branche qui le soutenait: — Avant tout, moi, je veux songer à ma situation; mais, une fois mes examens de droit terminés, j'entends jouir un peu de cette bonne vie de Paris et m'amuser jusqu'au moment où je me mettrai à penser au mariage.

La tête brusquement dressée, Odile avait cessé de poursuivre la composition de son bouquet. Sans y prendre garde, Claude continuait à nous dérouler ses plans d'avenir: — Vous comprenez, moi, je ne veux épouser qu'une jeune fille riche, très riche, et d'une famille bien en vue, dont les relations me seront une aide pour ma carrière.

Il allait, il allait, développant ses arguments, mais je ne l'écoutais plus. Je regardais Odile. Sous son chapeau de paille brune, elle était devenue inquiètement blanche, les yeux subitement écarquillés.

En une seconde, son petit visage semblait avoir vieilli, contracté, ravagé par quelque torture secrète, et j'eus l'intuition très nette de ce premier chagrin d'amour, de cette première désespérance de son jeune cœur aimant, et je pus mesurer de la hauteur de quel rêve elle venait de tomber lourdement.

Pauvre Odile! Immobilisée à sa place, les rares fleurs que nous avions moissonnées et que ses mains distraitement ne retenaient plus tombaient, s'éparpillaient autour de sa robe grise avec un aspect triste.

La nature entière, endeuillée elle aussi, formait en ce décor d'automne un cadre mélancolique à sa douleur, et Claude ne s'apercevait de rien, et quand, le soir venu, retirés en nos chambres, j'essayai quelque allusion à ce sujet, il haussa les épaules et me répondit avec un tel scepticisme que je compris, hélas! combien il était à jamais perdu pour la pauvre fille!

Quelques nous ramena aux Saules; j'y retrouvai Odile toute changée, extraordinairement amicale et pâle, les yeux cernés, le sourire contrainct. Elle se fatiguait terriblement, il est vrai, à travailler pour l'approche de ses examens, et la perspective de ce fameux brevet à obtenir fit que nous l'aperçûmes à peine durant notre séjour.

Aux grandes vacances, Claude, réalisant enfin ses projets d'amusements, refusa de quitter sa vie de plaisirs pour se rendre chez sa grand'mère; j'y allai seul. Odile venait justement de gagner son diplôme; mais cet effort l'avait épuisée, elle semblait à bout de forces; de plus, un rhume pris, paraît-il, quelque temps avant lui avait laissé une petite toux sèche, mécanique, qui péniblement m'impressionnait.

Je n'étais pas arrivé depuis deux jours, que, sur le conseil du médecin, le régisseur emmena sa fille passer plusieurs semaines dans les montagnes, dans l'espérance de la remettre.

A l'approche de Noël, Claude, très sérieusement sermoné par sa grand'mère, ne put se dispenser, quoique de très mauvaises grâces, de m'accompagner là-bas pour y passer l'hiver.

Odile était au lit, tout à fait, et si faible, si malade, que de peur de la fatiguer on ne nous laissa guère aller auprès d'elle. Ma tante — sans doute pour tâcher de retenuir son volage petit-fils — était ingénieuse cette fois, à multiplier les invitations, afin de rendre sa maison attrayante, mais bien qu'il y eût de très aimables et agréables convives parmi la jeunesse du voisinage, Claude, désolé, à présent des simples plaisirs de famille, s'ennuyait visiblement.

Le 6 janvier un grand dîner devait avoir lieu aux Saules, et il était convenu qu'un dessert on tirerait les rois.

Mais le matin de ce jour, Claude, qui désirait absolument le passer ailleurs, s'était fait expédier de Paris une dépêche le rappelant immédiatement sous un prétexte plausible.

J'eus beau ne pas être dupe de la ruse, je ne pus rien pour l'empêcher, et je me réservais seulement de dire son fait à mon cousin en le conduisant, dans l'après-midi, au chemin de fer. Apparaissant il aurait voulu entrer chez Odile, mais, après une nuit et une matinée de fièvre, elle reposait enfin, et il ne fallait pas troubler son pauvre sommeil, rare et précieux.

Comme je revenais de la gare, je rencontrai le docteur sortant de chez le régisseur; je l'arrêtai pour lui demander des nouvelles de la malade.

Il me parla longuement d'ansé mie, de poitrine trop étroite, de surmenage, de neurasthénie, de toutes sortes de choses qu'il jugeait des plus graves, et ne me cacha pas qu'Odile était perdue; elle pouvait vivre encore un mois, deux semaines, quelques jours, mais il était impossible de la sauver.

Je rentrai bouleversé au château. On commençait déjà les apprêts du dîner et le contraste de cette maison en fête, en face de l'autre, de la maison d'Odile qui attendait la mort, me fut une sensation atroce.

Malgré tout, il me fallut descendre et me mêler aux invités de ma tante. Lorsque vint le dessert, et que parmi les friandises assemblées circula la galette, la fameuse "galette du 6 janvier", j'en pris machinalement une tranche, et tout de suite mon couteau y rencontra un obstacle dur, c'était la fève.

Un cri salua ma découverte. Sur un ordre de la douairière, un diadème de carton peint me fut remis, afin que l'on puisse couronner la reine choisie.

Impatiente, de jeunes fronts joyeux se levèrent vers moi, mais, après une seconde d'hésitation, je m'exécrai, demandant la permission de conserver l'emblème royal pour le porter à la pauvre petite malade, qui s'en amuserait peut-être un instant, et plus tard, dans le contrat de la soirée, je m'esquivai du salon et me rendis chez le régisseur.

Odile venait de se réveiller, elle se sentait mieux. Je fus introduit auprès d'elle. A mon entrée, elle tourna languissamment de mon côté ses grands yeux tristes, et tout de suite, ardemment, passionnément, éperdument, une interrogation monta à ses lèvres: — Claude?

Je compris qu'elle ignorait encore son départ, et, dans l'immense pitié qui m'envahit en pensant au chagrin que cette annonce allait lui causer, une idée me vint, et je répondis: — Claude vient d'être rappelé à Paris et a dû partir dès le dîner; vous dormiez, il n'a pu vous voir, mais avant nous avons tiré les rois, c'est lui qui a gagné la fève, et il m'a chargé de vous remettre la couronne en vous priant d'être sa reine.

Elle était soulevée à demi, haletante, hors d'elle, une onde de sang colorant brusquement son visage blême et ses maigres mains jointes elle balbutiait comme en délire: — Sa reine!... moi, sa reine!... Sa reine! alors il m'aime un peu, n'est-ce pas?

Et, incapable de se contenir, livrant à cette minute, sans s'en rendre compte, le cher et douloureux secret, si longtemps, si si bravement refoulé mystérieusement en elle, Odile nous répéta avec extase: — Il m'aime! Il m'aime!

Et puis, tout de suite, une volubilité de paroles, des projets, des combinaisons. Elle se sentait moins malade, presque bien. Elle allait à présent se laisser soigner et faire tous ses efforts pour guérir vite, très vite, et, au prochain voyage de Claude, sa santé serait revenue, elle irait elle-même au-devant de son "roi".

J'avais le cœur serré de l'entendre ainsi, et je dus m'éloigner pour dérober les larmes qui, malgré moi, coulaient jusque sur mes joues.

Le lendemain, Odile fut inespérément mieux. Elle n'avait pas voulu se séparer de la chère couronne et, demandant un miroir, arrangea coquettement les boucles de ses cheveux. Il fallut l'empêcher de se lever, elle se sentait tout à fait bien.

Deux jours après, une faiblesse la prit et, dans la soirée, elle exhalait son dernier soupir en murmurant le nom de son "roi". Je la revis morte, la chère petite sœur frêle que j'avais tant aimée.

Elle était là, toute blanche, les yeux clos; à ses lèvres pâles était enroulé le beau sourire confiant d'autrefois, et le diadème (qu'on n'avait pas osé lui retirer) surmontait toujours ses boucles blondes.

Elle semblait calme, satisfaite, presque joyeuse. Au dehors il neigeait, une neige souple, blanche, unie, pressée, qui tombait là ininterrompue, enserrant toute la terre d'un blanc linéol, d'un linéol virginal; et venant vers le lit où Odile dormait à jamais son dernier sommeil, je songai, dans une infinie amertume, que tout, hélas! était terre et chimère, que fausse était la couronne de papier d'or qui ceignait le front de ma petite amie, comme faux était l'espoir que je lui avais donné, et que si, enfin, après avoir tant souffert, elle était morte heureuse, la pauvre reine d'un soir, son bonheur, après tout, n'aurait été que l'illusion d'un message.

LA GUERRE

Sous ce titre, "Livre de mes fils," un livre va paraître, signé de Paul Doumer, président de la Chambre, et dont le but est ainsi exposé, par l'auteur, en une préface qui constitue à elle seule tout un programme: "Ce ne doit pas être un nouveau traité de morale et de civisme, mais simplement le récit de la langue tenu par les formes à leurs enfants, sous mille peccés, à tout instant, au hasard des conversations familiales.

"Ce sera le "livre de mes fils," le livre des jeunes gens qui arrivent à l'âge d'homme et que la vie appelle. "Ce livre leur dira qu'ils doivent cultiver en eux le sentiment, la raison, la volonté, entretenir la santé de leur corps et développer les forces physiques que la nature leur a départies, en un mot, se conformer aux prescriptions de la sagesse antique: avoir un esprit sain dans un corps sain, agile et robuste.

"Et l'instrument humain dont ils disposeront ainsi forgé de bonne sorte, le corps et l'esprit bien trempés, les jeunes gens se prépareront à s'en servir pour l'action sous toutes ses formes, l'action de l'homme privé, du père de famille qui travaille, soutient et élève les siens, l'action du citoyen occupé de la chose publique, soucieux de la prospérité, de l'indépendance et de la grandeur de son pays."

L'homme, la Famille, le Citoyen, la Patrie — tels sont, en effet, les quatre points de vue auxquels M. Doumer examine et précise les devoirs vers lesquels, dès leur entrée dans la vie, les jeunes gens doivent tourner leurs regards.

Maint chapitre mériterait d'être reproduit; il faudra lire, notamment, ceux qui traitent de la Famille, de la Patrie et de l'Armée. Mais à l'heure où les adversaires de M. Doumer, par la bouche et sous la plume de M. Pelletan, le représentent comme un apôtre de la guerre quand même, il nous paraît surtout intéressant d'extraire du "Livre de mes fils," dont nous avons les pages qu'on va lire, et dans lesquelles on trouvera la véritable opinion du président de la Chambre sur cette si grosse question. — G. F.

La guerre est un terrible fléau, que tous les peuples, à toutes les époques, ont craint et détesté. Si le soldat mercenaire ou le chef épris de gloire peut l'aimer, la désirer, la rechercher, les nations qui la subissent, dont le territoire est ravagé par les armées sortant de camp de bataille, en souffrent trop pour n'en avoir pas horreur.

Les Français en ont vu leur part de désastres leur dernière grande guerre; il ont connu la cruelle humiliation de la défaite, de l'invasion et du démembrement; ils ne sauraient envisager de gaieté de cœur l'éventualité d'une nouvelle lutte. Ils sont donc attachés à la paix. Il faut qu'ils le soient et qu'ils fassent toujours les plus grands efforts pour éviter la guerre; mais il importe qu'ils n'en aient pas peur, que ce soit la raison et non la lâcheté qui les rende pacifiques.

La guerre est un mal; mais il est des maux pires. Mieux vaut cent fois la guerre que la perte de l'indépendance ou de l'honneur national. Un grand peuple, qu'on saurait incapable de recourir aux armes pour défendre sa liberté ou sa dignité, ne tarderait pas à être asservi, et il mériterait de l'être. Chez les nations comme chez les hommes, qui préfère la vie à l'honneur n'est pas digne de vivre.

Il n'est qu'un moyen de conserver la paix, c'est d'être fort et résolu. L'antique adage "Si vis pacem para bellum" n'a pas cessé d'être vrai. Pour avoir la paix, il faut être prêt toujours à faire la guerre, et ne pas la redouter. Le peuple le moins exposé à être attaqué, à se laisser entraîner dans une guerre, est le peuple puissamment armé, qui ne provoque personne et ne craint personne, dont la force morale vaut la force matérielle, qui défend activement ses intérêts et ses droits et joue dans le monde le rôle que sa position et son passé lui assignent.

La force, l'activité et le courage sont les facteurs de la paix. "Pas de paix, que la tête haute! Voilà ce que veut la patrie!"

Ainsi parlait Victor Hugo, au lendemain même de l'année terrible. Oui, pas de paix que la tête haute! Pas de paix dans l'humiliation et la faiblesse! Parole de cette paix là la France mourrait plus étroitement que de la plus terrible des guerres; parce qu'une paix maintenue par l'effacement et l'inertie ne dure pas.

La situation d'un peuple sur la terre est celle d'un individu dans une grande ville.

Celui qu'on sent fort et courageux, qui marche d'un pas ferme et va tranquillement à ses affaires, ne trouve personne sur son chemin pour l'arrêter, l'insulter ou le provoquer; il passe impunément dans les endroits dangereux où forment l'économie de notre civilisation. L'homme faible et orantif, comme le matamore et le fanfaron, est exposé à toutes les aventures; les menaces et les coups tombent naturellement sur lui.

Les peuples que guide la froide et saine raison, qui s'appuient sur leur bon droit et sur leurs armées, s'en vont sans risque à travers le temps et l'espace. Il faut, par suite, s'appliquer à rendre son pays aussi fort que possible, aussi actif, courageux et hardi que sage et pacifique.

Est-ce bien vers ce but que marchent les hommes qui ont entrepris, en France plus qu'ailleurs, une véritable campagne pour donner aux citoyens, et par suite aux soldats, l'horreur de la guerre? Il ne le semble pas. Professeur, chez nous, la haine de la guerre est sans utilité, car ce n'est pas de ce que nous en pensons que dépendra la maintenance de la paix.

Il n'y a pas à redouter qu'une nation qui est une démocratie, où par conséquent la volonté du peuple exerce seule, qui n'a pas de troupes mercenaires et où tout citoyen est soldat, soit jamais belliqueuse.

Ce qui serait à craindre, c'est qu'on lui fit une âme vaine, qu'elle mit l'amour de la paix au-dessus de tout, au-dessus du souci de ses intérêts les plus certains, au-dessus de son indépendance, au-dessus de son honneur. Les propagandistes de la paix peuvent exorer sans inconvénient leur apostolat chez les nations victorieuses, qui n'ont pas de péril à leurs frontières, qui sont en quelque sorte assurées de n'avoir d'autres guerres que celles qu'elles provoqueront. Il en va autrement dans un pays comme le nôtre, qui ne s'est pas entièrement relevé de sa défaite d'il y a trente ans, qu'on menace et qui ne menace pas.

Lui prêcher la paix est une œuvre vaine, si elle n'a pas pour but de lui apprendre la peur. C'est au moins élever le courage nécessaire des hommes, leur faire croire que, pour avoir la paix, il suffit de la vouloir; c'est les mal préparer, par suite, à faire face au péril qui peut surgir tout à coup devant eux.

Il faut que les citoyens de France sachent, au contraire, et il faut leur dire bien haut que la guerre peut leur être imposée, et qu'ils doivent être prêts aux lourds devoirs qu'elle comporte. Il faut qu'ils sachent que se défendre ne consiste pas uniquement à repousser l'agression brutale d'un voisin; mais que c'est aussi empêcher qu'on ne viole nos droits, empêcher qu'on n'écrase un autre peuple dont l'existence est nécessaire à notre sécurité.

En 1866, la Prusse s'est jetée sur l'Autriche et l'a vaincue à Sadova. La France eût pu l'empêcher. Pour n'avoir pas agi alors, elle a subi, quatre ans plus tard, une terrible guerre. La défaite de 1870 n'est que la conséquence de l'inertie de 1866. Nous avons été vaincus, écorchés, nous n'avons pas su nous battre à temps, quand il était sage et juste de le faire.

La leçon a été trop ornelle pour que nous n'en profitions pas. Ceux qui veulent la paix à tout prix ont chance de déchaîner sur leur pays des guerres terribles, à l'heure que ses ennemis choisissent, dans des conditions qui rendent la défaite certaine.

Le président de la République des Etats-Unis, M. Roosevelt, dont l'initiative a mis fin à la lutte meurtrière de Mandchourie entre la Russie et le Japon, a pleinement mis en lumière la nécessité pour les peuples d'envisager sans frémir l'éventualité d'une guerre juste. Il en a donné de multiples raisons et des preuves nombreuses.

L'une d'elles est particulièrement frappante, car elle s'applique à une guerre dont le principe paraît le plus contestable aux esprits superficiels; il s'agit de la guerre de Sécession. Les Etats du Nord de l'Amérique ont déclaré la guerre, en 1861, aux Etats du Sud qui s'étaient séparés de l'Union; c'est-à-dire de la République des Etats-Unis. Après quatre années de lutte, ils ont eu la victoire et rétabli l'unité. La République a repris alors sa marche ascendante; ses progrès, son développement; elle est arrivée à cette puissance prodigieuse qui la rend égale, sinon supérieure, aux premiers et aux plus vieux Etats du monde.

L'utilité de la guerre de Sécession est jugée à ses résultats. M. Roosevelt l'a montrée en une belle étude dont voici un passage: "Si les hommes de courte vue,

les avocats de la paix, dit-il, avaient fait à leur tête à ce moment, et que la sécession fût devenue un fait accompli, rien n'aurait pu empêcher la répétition dans l'Amérique du Nord de cette guerre désastreuse et anarchique qui s'établit pour trois quarts de siècle dans l'Amérique du Sud après qu'elle eut rejeté le joug de l'Espagne.

"Nous échappâmes à des générations d'anarchie et d'effusion de sang, parce que nos pères, qui soutinrent Lincoln et suivirent Grant, étaient des hommes dans toute l'acceptation du mot, avec tout de sens commun pour être égarés par ceux qui préchaient que la guerre est toujours un mal..."

Les valeureux ancêtres du président Roosevelt ont accepté une longue guerre, sacrifiée des centaines de milliers de vies humaines, des millions et des millions de dollars, ils ont semé autour d'eux la mort et le deuil, mais ils ont sauvé leur grande patrie, ils lui ont préparé l'avenir paisible et glorieux dans lequel elle est maintenant entrée. Ce furent des sages autant que des vaillants. Ils ont mérité la piété et patriotique reconnaissance que leurs fils leur ont vouée.

Leur exemple doit être présent à l'esprit des citoyens de tous les pays, aux heures troubles ou tragiques. Il leur dira ce que peut, pour le pays, lorsqu'il penche au bord de l'abîme, la clairvoyance, l'énergie et l'indomptable courage.

L'histoire des Etats-Unis depuis lors, comme celle des autres peuples du reste, leur apprendra que ces mêmes qualités constamment appliquées à la politique donnent les plus grands résultats. A défendre partout ses droits, simplement mais résolument, sans provocation et sans faiblesse, on tire un profit certain et l'on a, par surcroît, toutes chances de conserver la paix.

La politique d'abandon et de peur n'est pas seulement ruineuse et humiliante pour la nation qui la pratique; elle a encore l'inégalement effet de provoquer les conflits, de conduire à la servitude et à l'asservissement. Il n'y a d'autre préservatif contre la guerre que la force, l'énergie, la vaillance.

Le jeune Français voudra les développer en lui-même, il saura les conserver et les accroître dans son pays. Ce sont des vertus civiques et des vertus nationales.

PAUL DOUMER.

CUISINE

Crème Fraîchaise.

Travailler ensemble 250 gr. de sucre en poudre, deux œufs et 30 gr. de farine; délayer cet appareil avec un demi-litre de lait bouillant; verser le tout dans une casserole en le passant au travers d'un tamis fin. Placer sur feu modéré cette casserole dont on tourne le contenu avec une spatule, jusqu'à ce qu'il soit entré en ébullition et devenu épais; y ajouter alors 30 gr. de beurre; retirer du feu et faire refroidir cette crème en la tournant de temps en temps avec la spatule et en y ajoutant le parfum avec lequel on veut l'aromatiser.

Gâteau Fanny.

Piler très finement 125 gr. d'amandes douces avec trois blancs d'œufs, ajoutez-y 50 gr. de fécula puis 250 gr. de sucre en poudre. D'autre part, on bat en neige bien ferme cinq blancs d'œufs que l'on incorpore par petites parties à la pâte d'amandes; presser cet appareil en trois abaisses rondes et d'égale épaisseur sur feuille de papier. Après les avoir fait cuire à four doux, les laisser refroidir, puis les détacher du papier que l'on mouille. Recouvrir chaque abaisse avec une couche de crème beurrée au chocolat, les placer alors l'une sur l'autre, en glacer le dessus avec du fondant au chocolat; y mesurer le tour avec de la crème beurrée au chocolat, y appliquer des amandes hachées et grillées. Ecrire dessus le mot Fanny avec de la crème beurrée placée dans un cornet en papier ou une poche munie d'une douille.

MENUS

DÉJEUNER

Œufs à la Marquise
Tournedos à la Gabrielle
Zéphir de chou-fleur à la Viroflay
Poulet à l'Archiduc
Pommes meringuées au riz

DINER

Consommé à l'Ambassadeur
Filet de turbot Vatel
Turban de noisettes de bœuf
à la Séguin
Chapon du Mans rôti
Céleri en branches à la moelle
Gâteau Beylical

Consommé à l'Ambassadeur
Filet de turbot Vatel
Turban de noisettes de bœuf
à la Séguin
Chapon du Mans rôti
Céleri en branches à la moelle
Gâteau Beylical